

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 19

Artikel: L'éponge et la sardine : fable
Autor: Addor, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225818>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« La divagation des poules et autre bétail est interdite sur tout le territoire de la commune... »

« Il est recommandé de se conformer aux arrêtés concernant l'extirpation du gui sur les arbres fruitiers de la commune... »

« Chaque propriétaire est tenu de faire ramasser les vers blancs, larves de hannetons, dans les sillons derrière la charrue, sur tout le territoire de la commune... Greffe municipal. »

Il n'y a pas d'erreur possible, c'est clair, simple, net. Le crieur repart vers un autre carrefour.

Jeannette sautilla vers la maison pour aller à son tour publier au fond de la grande cuisine sombre les avis du greffe municipal.

— Maman... c'est défendu de ramasser les pissenlits, c'est défendu de laisser rôder les poules, il faut soigner les arbres fruitiers et puis ramasser les vers de « carcoilles » dans la raie.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout !

— Alors, c'était pas la peine de tant se presser pour entendre ça, c'est toutes les années la même chose !

Et Jeannette reprend son balai et sa mère commence à peler les pommes de terre pour le dîner.

Toutes les années la même chose !

Eh oui, c'est bien vrai, toujours la même chose, et c'est justement pour cela que le printemps revient toujours. Nous le savons, c'est pour cela que Jeannette siffle comme un oiseau, que les abeilles sortent de la ruche, que la raie de soleil sur le mur de la cour devient plus longue chaque jour.

C'est pour cela que nous avons réduit au galatas les luges des gamins. C'est pour cela que Mme Rose songe à faire ses revues de printemps et que la dame du pasteur a retenu la fontaine de la place pour trois jours de grande lessive.

Le printemps vient, c'est sûr, on le savait, mais les quatre avis publiés par le crieur de mon village, ce mercredi de mars, semblent ouvrir à la jeune saison la porte de chez nous et le son de cloche semble dire : « C'est le moment, printemps, tu peux venir sur le territoire de la commune ! »

Journal d'Yverdon.

Milandre.

Le chant à Marseille. — Dis, Marius, pourquoi que ta femme elle ferme les yeux en chantant ?

— Hé ! c'est parce qu'elle va tellement haut qu'elle en a le vertige !

Indignation légitime. — Croyez-vous, hein ! Partisse de cinéma du centième... quel grossier personnage !... Il m'a dit comme ça l'autre jour que j'avais une tête de photo hygiénique.

HISTOIRE ANGLAISE

BLLE est de Bernard Shaw, ce qui est une référence. On lui demandait les raisons du nombre toujours croissant des divorces en Angleterre.

Il se contenta, en manière de réponse, de raconter cette petite histoire :

« Un gentleman de ma connaissance avait six filles à marier. Dans une villa voisine de la sienne, vint s'installer un jeune homme que nul ne connaissait et qui parut regarder avec complaisance l'aînée des six jeunes filles.

Au bout d'une semaine, le jeune homme vint trouver le gentleman qui lui tendit la main avec un sourire ineffable, et ne lui laissa même pas le temps de donner les raisons de sa visite.

— Je sais pourquoi vous venez, fit-il avec bonhomie. Soyez heureux, elle est à vous.

— Qui cela ? demanda l'autre interloqué.

— Mais Dolly, ma fille aînée.

— Pardonnez-moi, repartit le jeune visiteur assez confus, ce n'était pas pour cela que je venais vous voir. Je voulais vous demander s'il vous serait possible de me prêter dix shillings...

— Dix shillings ! s'écria le gentleman avec indignation ; prêter dix shillings à un garçon dont je ne sais même pas le nom !... Vous passerez, mon ami.

L'ÉPONGE ET LA SARDINE

Fable.

*Au fond de l'immense Atlantique,
En son domaine sous-marin,
Une éponge neurasthénique
Pleurait, du soir jusqu'au matin.*

*— Hélas ! Songez à ma détresse,
Et pensez au mal qui m'opresse !
Disait-elle aux heureux poissons
Qui lui demandaient les raisons*

De sa peine.

— La baleine

A mordu

*Ta cuirasse, ou bien trouves-tu
Dans l'eau pas assez d'oxygène ?
Crains-tu la main de l'indigène ?
— Non, mais je suis fixée au sol !*

Fol

Avenir, triste destinée !

Je mourrai là où je suis née...

En Europe, ou chez les Américains,

Je peux être encor — oh ! l'affreux déboire !

Dans leurs salles de bains

Le complément de la baignoire.

Vous pouvez sans façon

Éviter l'phameçon.

Je dois rester sur place

Quand le danger menace.

— Mais, je suis là, dit le goujon.

— Ma brave éponge,

Tu te ronges !

Dit l'esturgeon.

— Tu te mines !

Dit la sardine.

Pourquoi jalouser notre sort ?

Nous pouvons, plus que toi, trembler devant la mort :

On nous enferme dans des boîtes plates,

Et puis, noyés dans la sauce aux tomates,

Hors-d'œuvre d'un exquis festin,

Nous attendons la suite du destin.

Tu sauras, si jamais tu pars en ville,

Le succès qu'obtient la sardine à l'huile

Et pourtant, je ne me plains pas,

Ne pleure plus, imite-moi...

Car malgré tout, ton rôle est préférable au nôtre !

Bannis le désespoir, et puis fais un effort,

Et préfère ta vie à n'importe quelle autre !

La sardine a raison, l'éponge avait tort.

Pierre Ador.

PREMIER DISCOURS

A quinze ans, Diderot, écolier du collège d'Harcourt, eut un jour à rédiger le devoir suivant : « Discours du serpent à Eve, pour la séduire ».

Quel devoir pour un enfant de cet âge ! Le professeur n'était vraiment pas ordinaire, pas plus que le fils du forgeron de Langres. On n'a pas conservé cet échantillon d'éloquence juvénile ou je n'ai pas su le trouver, et intéressé, amusé plutôt par le sujet, je vais tâcher de prendre la plume du potache de 1728, du travailleur acharné, qui allait devenir le fondateur et le principal rédacteur de l'Encyclopédie.

« Je salue humblement la créature la plus parfaite, la reine à qui vont tous les hommages. Qu'elle me permette, à moi, infime, mais qui ai quelque expérience et des clartés sur une foule de choses, de l'entretenir d'un sujet qui me préoccupe, d'un sujet la concernant, disons le mot, la défense qui m'étonne et qui, me semblait-il, la rabaisse.

» Quoi ! Dieu aurait dit : Vous ne mangerez pas du fruit de cet arbre, de peur que vous ne mourriez ! » Que signifie pareille défense ? Vous êtes, Adam et toi, les maîtres, les dominateurs de la terre, de ce jardin merveilleux ; Dieu vous a créés pour cela. Etant les maîtres, vous ne pourriez pas faire ce qui vous plaît ! J'appelle cela une atteinte à un droit naturel, une restriction de liberté, incompatible avec votre dignité. Votre volonté, que dis-je, votre pouvoir, votre puissance se heurterait à un ordre supérieur aussi incompréhensible, aussi aveu-

gle et aussi arbitraire ! Cela me fait vraiment pitié pour vous.

» Dire que si vous mangez de ce fruit, vos yeux s'ouvriraient et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal ! Voilà la merveille que vous pourriez devenir, simplement, naïvement, par un oubli de mémoire, par inadvertance, par conséquent sans que cela pût vous être imputé à crime. Mais, en somme, pourquoi agiriez-vous par détours ? Un acte de franchise bien caractérisée est de beaucoup préférable ; une faute avouée appelle le pardon, donc l'oubli ; commise ouvertement, elle perd de sa gravité.

» D'autre part, pour qui sont ces fruits, si ce n'est pour vous ? Je ne connais aucun être, quadrupède, volatile, reptile, qui les recherche pour sa nourriture. N'auraient-ils été créés que pour parure — parure magnifique du plus magnifique des arbres — et ne serait-ce pas plus déplorable de les laisser pourrir que de les consommer ? Ils sont beaux, les plus beaux de tous. Voyez leur teinte d'or carminé, leurs reflets chatoyants ! Ne dirait-on pas qu'ils radient de la lumière ? Ne sentez-vous pas leur parfum subtil autant que pénétrant ? N'en êtes-vous pas grisée, ô femme, ô déesse ? En voici à portée de votre main ; caréssez leur velouté, leur forme harmonieuse, leur chair rebondie. Ne sentez-vous pas, à leur contact, une vertu s'infiltrer dans vos doigts en fuseau ? Qu'éprouveriez-vous si vous les goûtiez ?... Je n'ose y penser tellement c'est merveilleux et divin, oui, divin. Il ne manque que ces pommes à votre table abondamment servie et il me semble, à moi, qu'il vous manque l'essentiel. Elles donneraient à votre teint un éclat éblouissant que les ans ne sauraient ternir, à vos yeux un pouvoir fascinateur, à vos lèvres un goût de miel et d'ambroisie, à votre corps une jeunesse éternelle. Elles feraient naître en vous le désir, désir des sens et désir du cœur, et vous vous baigneriez dans un océan de délices. Vous ne mèneriez plus cette vie béate, monotone, à peine langoureuse et sentimentale, comme figée dans un rêve sans réveil, aujourd'hui ressemblant à hier et demain à aujourd'hui, ne connaissant rien des orages de l'âme, qui élaient au lieu d'obscurcir, qui exaltent au lieu d'abattre et qui préparent les plus splendides sérénités. Vous vivriez pleinement, passionnément, avec une intensité dont vous n'avez aucune idée et qui éloignerait l'image de la mort, dont on vous fait un épouvantail. Vous seriez des dieux, libres de choisir votre vie, de faire le bien et de haïr le mal, de servir votre Créateur avec des chants d'allégresse ou de vous courber sous le joug du Prince des ténèbres. Vous vivriez au lieu de végéter, vous vous sentiriez grandir au lieu de rester toujours dans l'immuable, vous connaîtriez l'ivresse et la volupté du bonheur...

» Là-dessus, admettez que je n'aie rien dit et surtout rien prouvé, et gardez votre ignorante innocence. J'ai parlé parce que j'y étais poussé ; je tâcherai de me consoler d'avoir été mauvais avocat... Ah ! que ces fruits sont tentants et prometteurs !

(Le serpent se retire en bavant de satisfaction ironique.) »

A. Gaillard.

CARNET DE PHILOSOPHE

Eux veux prêcher aujourd'hui la philosophie de la circulation. « Circulez ! Circulez ! » C'est le dernier mot de la sagesse.

L'argent est fait pour rouler, faites-le rouler. Rien ne va plus parce que l'argent se cache. Il faut le faire sortir de ses cachettes. Je n'en veux pour preuve que cet apologue de l'Efficiencia : Il y avait crise dans une certaine ville. Le boucher emb... nuyait le propriétaire de l'hôtel qui lui devait 1000 francs. A son tour, le boucher était relancé par son tailleur, à qui il était redevable d'une note de 1000 francs. Le tailleur, à son tour, ne parvenait pas à s'acquitter d'une dette de 1000 francs d'honoraires envers son